

# Les jeunes, la culture, l'école et les médias

**Philippe Coulangeon**

*Directeur de recherche au CNRS*

*Observatoire sociologique du changement, Sciences-Po*

» [Introduction](#)

» [I. Le rôle culturel de l'École au temps de la massification scolaire](#)

» [II. L'impact des médias à l'ère numérique](#)

» [III. La transmission culturelle à l'épreuve des sociabilités juvéniles et des mutations de la vie familiale](#)

» [Notes](#)

## Introduction

Quelles relations les jeunes entretiennent-ils à la culture ? Dans quelle mesure les technologies numériques concurrencent-elles les supports traditionnels de diffusion ? La culture « savante » est-elle soluble dans la culture de masse ? Il est bien difficile d'engager aujourd'hui une réflexion sereine sur ces questions, fréquemment obscurcie par les discours de déploration de la perte des repères, de l'effondrement des valeurs et de l'appauvrissement culturel des générations montantes<sup>(1)</sup>. Ces discours mettent simultanément en cause la « démission » culturelle de l'institution scolaire et de ses agents, le rôle délétère des médias de masse et la perte d'efficacité des modèles familiaux de transmission.

Fort de l'écho qu'il rencontre dans les milieux de la culture et de l'Éducation<sup>(2)</sup>, ce pessimisme culturel, qui puise tout à la fois à la tradition critique d'inspiration néo-marxiste des philosophes de l'École de Francfort<sup>(3)</sup> et au répertoire argumentatif d'une certaine rhétorique réactionnaire prompte à fustiger les « effets pervers » de la démocratisation de l'accès à la culture<sup>(4)</sup>, s'appuie cependant sur un certain nombre de confusions et d'approximations. En premier lieu, la « doxa » catastrophiste des contempteurs de la faillite culturelle de l'École et des ravages éducatifs de la culture de masse agrège sous le mot de « jeunesse » un ensemble de situations et d'expériences hétérogènes qu'il conviendrait d'abord de distinguer les unes des autres, en dépit de l'indéniable pouvoir d'uniformisation des styles de vie et des attitudes culturelles des industries de la culture de masse : jeunes scolarisés et jeunes travailleurs, élèves des sections générales et élèves des lycées techniques et professionnels, jeunesse des villes et jeunesse rurale, jeunesse des banlieues et jeunesse des beaux quartiers, etc.

En second lieu, ce pessimisme culturel est tout compte fait assez peu étayé par les faits. Les enquêtes sur les pratiques culturelles des enfants et des adolescents, notamment celles menées par Sylvie Octobre au ministère de la Culture<sup>(5)</sup>, ainsi que les travaux de Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Détrez sur la lecture<sup>(6)</sup>, ou encore de Dominique Pasquier sur les lycéens<sup>(7)</sup> dressent un tableau beaucoup plus complexe et beaucoup plus nuancé du rapport des jeunes à la culture et de ses évolutions. Pour autant, le succès rencontré par ces préjugés « déclinistes » n'est pas entièrement bâti sur des fantasmes. Chacune des instances de socialisation culturelle au contact desquelles se forge la culture des jeunes et des adolescents a de fait subi, aux cours des vingt dernières années, des transformations que cette intervention se propose d'analyser.

## I. Le rôle culturel de l'École au temps de la massification scolaire

La massification de l'accès à l'enseignement secondaire long est un des changements sociaux les plus importants, les plus spectaculaires mêmes, si l'on tient compte de la brièveté de la période au cours de laquelle elle s'est produite – en gros entre 1985 et 1995 – que la France ait connu au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Alors qu'au début des années 1960, un peu plus de 10% seulement des générations en âge d'obtenir le baccalauréat atteignaient ce niveau d'étude, ils étaient encore un peu moins de 30% en 1985, mais plus de 60% dix ans plus tard, en 1995 (Source : DEPP- ministère de l'Éducation nationale). Si les conséquences sociales et économiques de ce bouleversement sont largement documentées – et suscitent de nombreuses controverses (thèse de l'inflation scolaire<sup>(8)</sup>, du déclassement<sup>(9)</sup>) – les conséquences proprement culturelles de ce bouleversement sont assez peu étudiées, laissant libre au cours aux idées reçues et aux approximations.

Il existe pourtant un certain nombre d'enquêtes et d'indicateurs qui permettent de se faire une idée des conséquences de la massification scolaire dans ce domaine. À ce titre, ce sont bien entendu les pratiques traditionnellement encouragées par l'école et les plus emblématiques de la culture « légitime » qui retiennent le plus fréquemment l'attention, pour lequel le rôle de l'institution scolaire est double. L'école sert ainsi directement la diffusion de la culture à travers l'encouragement explicite de certaines pratiques (la lecture, en particulier) et la formation de publics « captifs » qui alimentent la fréquentation juvénile de certains équipements culturels (théâtres, musées). La pérennité des dispositions produites chez les jeunes par cet effet d'acculturation scolaire apparaît toutefois des plus incertaines. En la matière, on ne dispose du reste pas d'indicateurs très fiables de l'effet à long terme des politiques d'action culturelle en milieu scolaire sur les pratiques à l'âge adulte.

L'effet de l'école est toutefois aussi de nature indirecte, à travers les dispositions culturelles implicites que favorisent les disciplines scolaires. De ce point de vue, les différents répertoires de pratique sont sans doute inégalement affectés par cet effet d'acculturation scolaire. On peut ainsi penser que les habitudes en matière de lecture y sont plus sensibles que les habitudes en matière d'écoute musicale, par exemple, tant la lecture, sous toutes ses formes, figure au centre de la culture scolaire. Sur le terrain de la lecture, précisément, les évolutions observées suggèrent un certain affaiblissement des prescriptions scolaires au fil des générations. Comme viennent le rappeler les données de la dernière en date des enquêtes sur les pratiques culturelles des Français du ministère de la Culture (2008), la lecture est globalement en recul au sein de la population française. La lecture de livres, en particulier, recule d'année en année à tous les âges de la vie. Ce recul n'affecte cependant pas spécifiquement les plus jeunes : alors que les non-lecteurs représentent 30% de la population des plus de 15 ans prise dans son ensemble en 2008, ceux-ci ne représentent que 22% parmi les 15-24 ans<sup>(10)</sup>. Globalement, la lecture de livres décline avec l'âge, pour atteindre son minimum au-dessus de 55 ans, où la part des non-lecteurs dépasse les 30% et frôle même les 40% au-delà de 65 ans.

Les études portant sur les pratiques culturelles des plus jeunes font du reste apparaître une évolution plus complexe des comportements. Ainsi, alors que la lecture se porte plutôt bien chez les enfants et préadolescents jusqu'au collège, elle recule chez les lycéens. En 1999, l'enquête de Baudelot, Cartier et Détrez montrait ainsi que des collégiens gros lecteurs pouvaient quelques années plus tard, parvenus au lycée, se désinvestir très nettement de la

lecture, jusqu'à venir grossir les rangs des non-lecteurs. Ils montraient aussi la fragilité du lien entre les attitudes des collégiens et des lycéens à l'égard de la lecture et leurs résultats scolaires : les bons élèves faibles lecteurs tout autant que les mauvais élèves gros lecteurs étaient légion parmi les jeunes rencontrés au cours de leur enquête. Cette observation s'inscrit sans doute dans un mouvement de portée plus large, qui se caractérise par une certaine dissociation entre hiérarchies scolaires et hiérarchies culturelles, jadis étroitement liées, mais que le recul de la place des humanités classiques et la progression de celle des sciences et des techniques au sein de l'institution scolaire tend à autonomiser.

Ces résultats viennent inévitablement nourrir le flot des critiques adressées à l'institution scolaire, dont la « démission » culturelle peut sembler corroborée par les tendances observées. À la réflexion, le procès fait à l'École apparaît pourtant peu fondé. Ce qui se joue dans le recul de lecture chez les adolescents, et plus particulièrement à l'interface du collège et du lycée, met bien davantage en cause l'articulation des diverses instances de socialisation culturelle à l'influence desquelles les jeunes sont soumis : l'École, certes, mais aussi la famille, le groupes des pairs (les « copains »), les médias, l'industrie culturelle, etc. Ainsi, le fait que la lecture se porte relativement mieux chez les collégiens que les lycéens est sans doute en partie lié au fait que la concurrence exercée à l'égard des prescriptions culturelles de l'institution scolaire par les autres instances de socialisation est vraisemblablement plus faible à l'âge du collège qu'elle ne l'est à l'âge du lycée, qui est aussi l'âge du développement des sociabilités juvéniles et de la floraison des contre-cultures adolescentes, cœur de cible de l'industrie de la culture de masse.

Mais cette relative bonne santé du livre auprès des collégiens est aussi favorisée par l'adoption de pratiques pédagogiques qui tendent sinon à effacer du moins à réduire le fossé séparant l'univers des lectures enfantines de celui de la lecture scolaire, comme le montre en particulier la composition des manuels scolaires, qui accordent une place croissante aux textes et aux auteurs de la littérature jeunesse, au détriment, peut-être, comme le soulignent les contempteurs de ces stratégies pédagogiques, de la familiarisation avec les œuvres littéraires consacrées. L'ouvrage de Baudelot, Cartier et Detrez cité précédemment laissait ainsi apparaître une certaine contradiction entre le rôle du premier et du second degré de l'enseignement secondaire. Alors que le collège – comme l'école élémentaire – contribue assez efficacement à la formation de dispositions hédonistes à l'égard de la lecture, le passage au lycée valorise et prétend inculquer un rapport plus analytique à la lecture, davantage centré sur les œuvres du patrimoine littéraire classique et contemporain. Dès lors, tout se passe comme si la valorisation de la lecture savante au lycée, au-delà des résistances qu'elle suscite chez les adolescents, décourageait de surcroît ce rapport à la lecture-plaisir forgée au collège.

Est-ce-à dire que la pédagogie lectorale du lycée devrait prendre modèle sur celle du collège ? On touche ici à la définition même des objectifs cognitifs et culturels de l'école, que la société ne saurait se résoudre aisément à placer entièrement sous le signe du plaisir et de l'éveil.

Le recul de la lecture de la presse présente quant à lui des caractéristiques bien différentes. Celui-ci affecte en effet aujourd'hui principalement les moins de 25 ans, chez qui il est particulièrement spectaculaire : seuls 10% des 15-24 ans lisent un quotidien tous les jours ou presque, tandis qu'ils sont entre 40 et 50% chez les plus de 55 ans<sup>(11)</sup>. Il est toutefois vraisemblable qu'une part de cette érosion masque un effet de substitution associé à la progression de la lecture en ligne de journaux et des sites d'information. Plus largement, du reste, le diagnostic porté sur l'évolution de la lecture est obscurci par la compensation

possible, mais difficilement mesurable, entre le recul des supports papiers et la progression des supports numériques.

En définitive, il est bien difficile de comprendre ces évolutions si l'on ne tient pas compte des transformations que la massification de l'éducation a entraînées dans la composition sociale de la population scolaire. Au milieu des années 1960, à une époque où seule une toute petite minorité d'enfants d'ouvriers, d'employés, d'agriculteurs ou de petits commerçants franchissaient le seuil du lycée et, plus encore, les portes de l'Université, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron évoquaient, au sujet de ceux qu'ils désignaient comme des « miraculés de la sélection scolaire », un phénomène qualifié d'« effet d'assignation statutaire »<sup>(12)</sup>, en vertu duquel les rares élèves et étudiants issus des classes populaires tendaient à adopter, en particulier dans leurs loisirs culturelles, une sorte de sur-conformité aux normes de la culture « dominante », plus assidus dans la fréquentation des cinémas d'art et d'essai, des musées et des théâtres d'« avant-garde », dans la lecture des auteurs consacrés comme des contemporains, etc. Au terme du mouvement de massification de l'enseignement secondaire et, pour une part, supérieur, intervenu depuis le milieu des années 1980, alors que les collégiens et lycéens issus des classes populaires voient leur poids considérablement accru au sein de la population des établissements scolaires, il est peu probable que cet « effet d'assignation statutaire » continue de fonctionner à l'identique. À bien des égards, on peut même penser, comme le suggère Dominique Pasquier dans ses travaux sur la culture lycéenne, qu'il tend à s'inverser : non plus de la culture « dominante » vers les « masses », mais de la culture de masse vers l'élite.

Ce renversement vient donc rappeler que ce qui se joue à l'École en matière de transmission culturelle ne relève pas seulement, ni même peut-être principalement, de l'inculcation scolaire, mais aussi, et peut-être surtout, d'une socialisation informelle qui reflète inévitablement les caractéristiques sociales et culturelles du public scolaire. En un temps où les héritiers de la culture scolaire constituaient la majorité des effectifs de collégiens et de lycéens, dont la culture familiale se trouvait en quelque sorte pré-ajustée aux prérequis culturels et cognitifs de l'École, cette dualité de l'acculturation scolaire pouvait être ignorée. Elle l'est plus difficilement lorsque, par suite de la généralisation de l'enseignement à des populations de « primo-accédants » à la culture scolaire, le désajustement de l'implicite culturel de l'École, des adolescents et de leurs familles s'accroît. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est ainsi au moment où l'emprise de l'École se généralise que celle-ci voit son magistère culturel se fissurer. Pour le dire autrement, en se massifiant, l'École devient inévitablement perméable à une plus grande diversité d'influences culturelles, à commencer par celle des industries de la culture et du divertissement dont le public adolescent constitue le cœur de cible.

## II. L'impact des médias à l'ère numérique

Les pratiques culturelles des jeunes sont aussi réputées particulièrement sensibles à l'effet du développement des technologies de l'information et de la communication, avec lesquels la plupart ont grandi, et développent de ce fait une familiarité et une aisance plus grande que leurs aînés<sup>(13)</sup>. Les jeunes présentent en effet des taux de pratiques des loisirs numériques (jeux vidéo, notamment) considérablement plus élevés que ceux de leurs aînés. Ils ont aussi un accès et un usage privilégié aux outils de communication (téléphone portable) et favorisent du reste les usages relationnels de l'informatique et de l'internet (chat, messagerie), dont ils ont aussi un usage particulièrement intensif. De ce point de vue,

l'ère numérique tranche avec celle de la télévision qui, contrairement à une idée reçue, n'est pas et n'a jamais été particulièrement prisée par les jeunes, qui la regardent beaucoup moins que les adultes et surtout que les personnes âgées. Le désamour entre les jeunes et la télévision tend même à se renforcer : si l'on en croit les données fournies par les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français du ministère de la Culture, les 15-24 ans sont, en 2008, la seule catégorie d'âge dont le temps d'usage de la télévision recule par rapport à 1997<sup>(14)</sup>.

Le degré auquel les divers supports numériques font l'objet d'usages à proprement parler culturels est plus incertain. Il règne inévitablement en la matière un certain arbitraire, qui tend plutôt en général à sous-estimer les potentialités de ces techniques. L'internet est ainsi très vraisemblablement le vecteur de pratiques de lecture d'un genre nouveau que les outils traditionnels de la statistique culturelle peinent à mesurer. Il est de même aussi, à travers le phénomène des blogs, notamment, à l'origine d'un renouveau des pratiques d'écriture et, plus largement, d'un ensemble de pratiques actives et expressives dont on ne saurait négliger l'impact. En tout état de cause, les pratiques liées au numérique n'apparaissent pas antagonistes des pratiques culturelles plus traditionnelles, auxquelles elles apparaissent le plus souvent positivement corrélées : ainsi, les internautes les plus assidus se recrutent ainsi en priorité parmi les gros lecteurs<sup>(15)</sup>.

### **III. La transmission culturelle à l'épreuve des sociabilités juvéniles et des mutations de la vie familiale**

Le dernier point sur lequel se focalisent un bonne part des réflexions contemporaines sur les attitudes culturelles des jeunes concerne l'évolution des formes familiales de transmission dont elles sont tributaires. Si la force des héritages culturels et des inégalités qui leur sont associées demeure extrêmement importante, la socialisation culturelle des jeunes, soumise aux transformations de l'institution familiale, de la sociabilité juvénile et à l'emprise de l'industrie du divertissement et des loisirs, produit, dans cette classe d'âge, des formes d'uniformisation des attitudes culturelles qu'on ne retrouve pas dans les catégories plus âgées. L'unité de la culture juvénile ne doit cependant pas être exagérée. Les modes vestimentaires ou musicales de l'adolescence, par exemple, apparaissent fortement différenciées selon les milieux sociaux. En outre, la tendance à l'uniformisation des attitudes procède davantage de l'emprise croissante de la culture de masse que de la démocratisation de la culture « cultivée » avec laquelle les enfants des classes supérieures entretiennent à cet égard des liens plus distendus que leurs aînés, en particulier dans les domaines qui ne sont pas ou peu soutenus par les apprentissages scolaires (musique « savante », en particulier).

Ces évolutions n'affectent cependant pas indifféremment les filles, qui résistent globalement mieux au déclin des activités légitimes, et les garçons, qui ont un usage plus intensif des loisirs numériques (jeux vidéo, notamment). Elles apparaissent aussi tributaires des recompositions familiales et de la combinaison des influences potentiellement contradictoires des adultes référents qui accompagnent ces recompositions. De manière assez symptomatique, l'influence du milieu familial sur les attitudes culturelles, qu'elle procède d'un travail spécifique d'inculcation ou d'une imprégnation par imitation des pratiques des adultes, opère surtout de manière négative : les enfants se conforment beaucoup moins aux pratiques des parents qu'à leur absence. Ainsi par exemple, être fils ou fille de non-lecteur accroît bien davantage les chances que l'enfant ou l'adolescent soit lui-

même non-lecteur que le fait d'être fils ou fille de gros lecteur n'accroît la probabilité qu'il soit lui-même gros lecteur<sup>(16)</sup>.

On l'aura compris, les mutations de la culture juvénile et du rapport des jeunes à la culture, qu'on impute souvent hâtivement et abusivement à l'évolution technique des supports, sont inséparables d'une série de transformations sociales sans prise en compte desquelles on se condamne à ne pas comprendre les ressorts et les enjeux de ce qui se joue dans l'univers des loisirs et de la culture des enfants et des adolescents. Le point nodal de ces évolutions se situe indiscutablement au cœur de l'École et de la contradiction culturelle d'une institution dont la fonction explicite d'inculcation de savoirs et de compétences se heurte à sa fonction implicite de socialisation culturelle, dont les enseignants n'ont pas la maîtrise. Dans ce contexte, est-il bien réaliste, comme l'imaginent les laudateurs d'une sorte de « laïcité » culturelle magnifiée par la nostalgie d'une École de l'entre-soi, d'exiger des élèves qu'ils abandonnent les influences multiples dont ils sont le produit au seuil des établissements scolaires ? D'exiger, autrement dit, qu'ils suspendent temporairement leurs identités sociales et générationnelles au moment de franchir les portes de l'École ? Qu'ils cessent d'être des adolescents pour n'être plus que des élèves ? Face à l'impuissance de la nostalgie, on peut préférer travailler à rapprocher les fonctions explicites et implicites de l'École, lieu d'inculcation et creuset de socialisation, en dressant des ponts entre culture scolaire et culture juvénile, sans nécessairement sombrer dans la « démagogie » culturelle.

## Notes

- (1). Ce registre déploratoire connaît, notamment depuis la fin des années 1980, un succès éditorial qui ne se dément pas. Voir notamment, en France, Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987, et, aux États-Unis, Alan Bloom, *The Closing of the American Mind*, Riverside, New Jersey : Simon & Schuster, 1987.
- (2). Voir notamment Michel Le Bris, *Et vos enfants ne sauront pas lire--ni compter ! La faillite obstinée de l'école française*, Paris, Stock, 2004 ; Jean-Paul Brighelli, *La Fabrique du crétin. La mort programmée de l'école*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch, 2007 ; Laurent Lafforgue, et Liliane Lurçat, *La Débâcle de l'école. Une tragédie incomprise*, Paris : François-Xavier de Guibert, 2007.
- (3). Cf. Theodor Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, 1944.
- (4). Cf. Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Gallimard, 1991.
- (5). Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La Documentation française, ministère de la Culture ; Département des Études de la Prospective et des Statistiques, 2004.
- (6). Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, *Et pourtant, ils lisent*, Paris, Le Seuil, 1999.
- (7). Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005
- (8). Voir notamment Marie Duru-Bellat, *L'Inflation scolaire. Les désillusions de la méritocratie*, Paris, Le Seuil, 2006.
- (9). Voir Camille Peugny, *Le Déclassement*, Paris, Grasset, 2009 et, pour un point de vue contradictoire, Éric Maurin, *La Peur du déclassement*, Paris, Le Seuil, 2009.
- (10). Cf. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009.
- (11). Cf. Olivier Donnat, *op. cit.*
- (12). Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, éditions de Minuit, 1964.
- (13). Cf. Sylvie Octobre, *op. cit.*
- (14). Cf. Olivier Donnat, *op. cit.*
- (15). *Ibid.*
- (16). Cf. Sylvie Octobre et Yves Jauneau, « Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, Volume 49, 2008/4, p. 695 à 722.